

Réflexions sur les maladies aiguës des femmes en couche : leur nature, leurs causes, et leur traitement aux Pays-Bas Autrichiens / par F. Van Stichel.

Contributors

Van Stichel, F.
Francis A. Countway Library of Medicine

Publication/Creation

A Bruxelles : Chez B. Le Francq, Imprimeur-Libraire, rue de la Magdelaine, MDCCLXXXIX [1789]

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/jc378gu2>

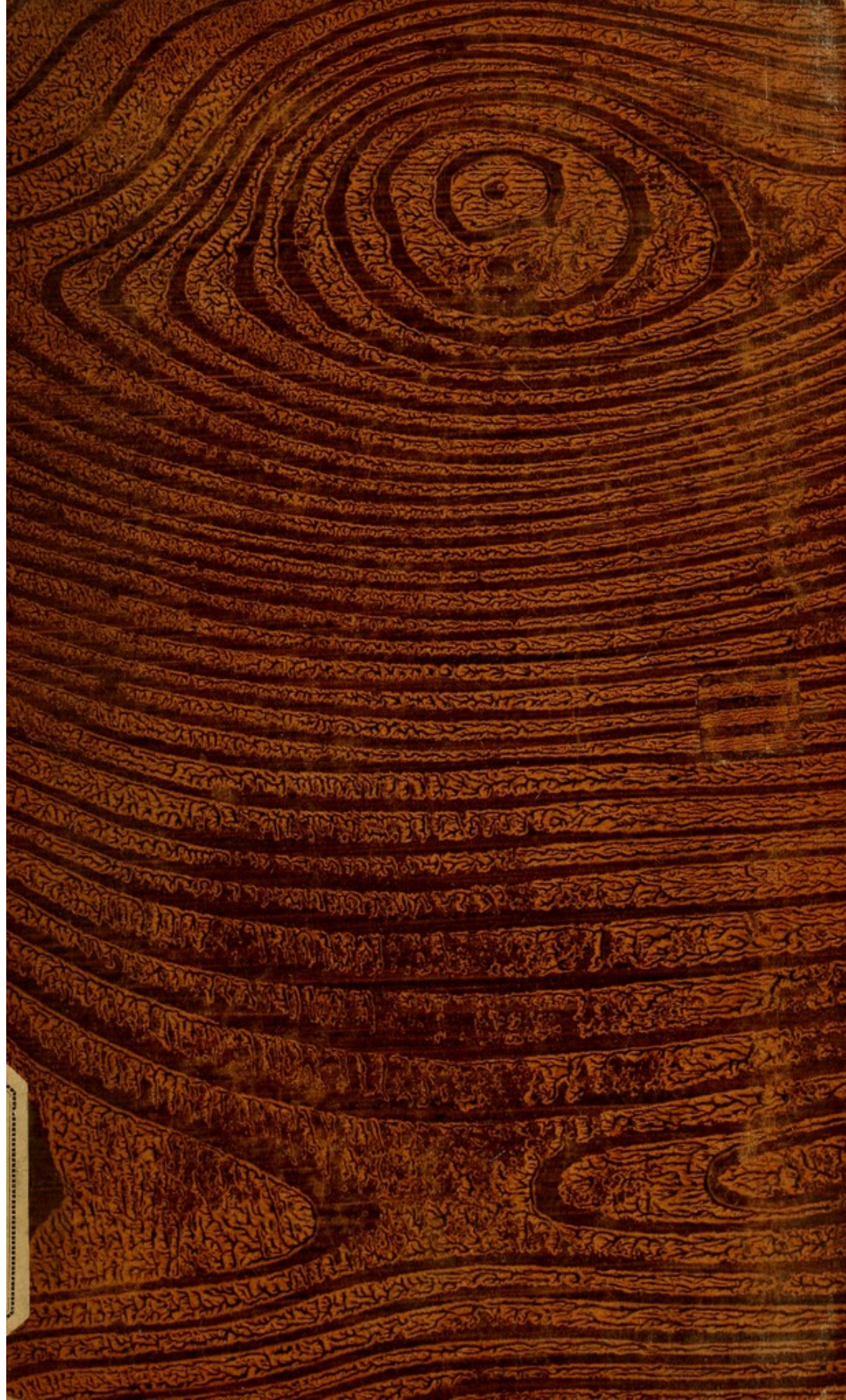
License and attribution

This material has been provided by This material has been provided by the Francis A. Countway Library of Medicine, through the Medical Heritage Library. The original may be consulted at the Francis A. Countway Library of Medicine, Harvard Medical School. where the originals may be consulted. This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

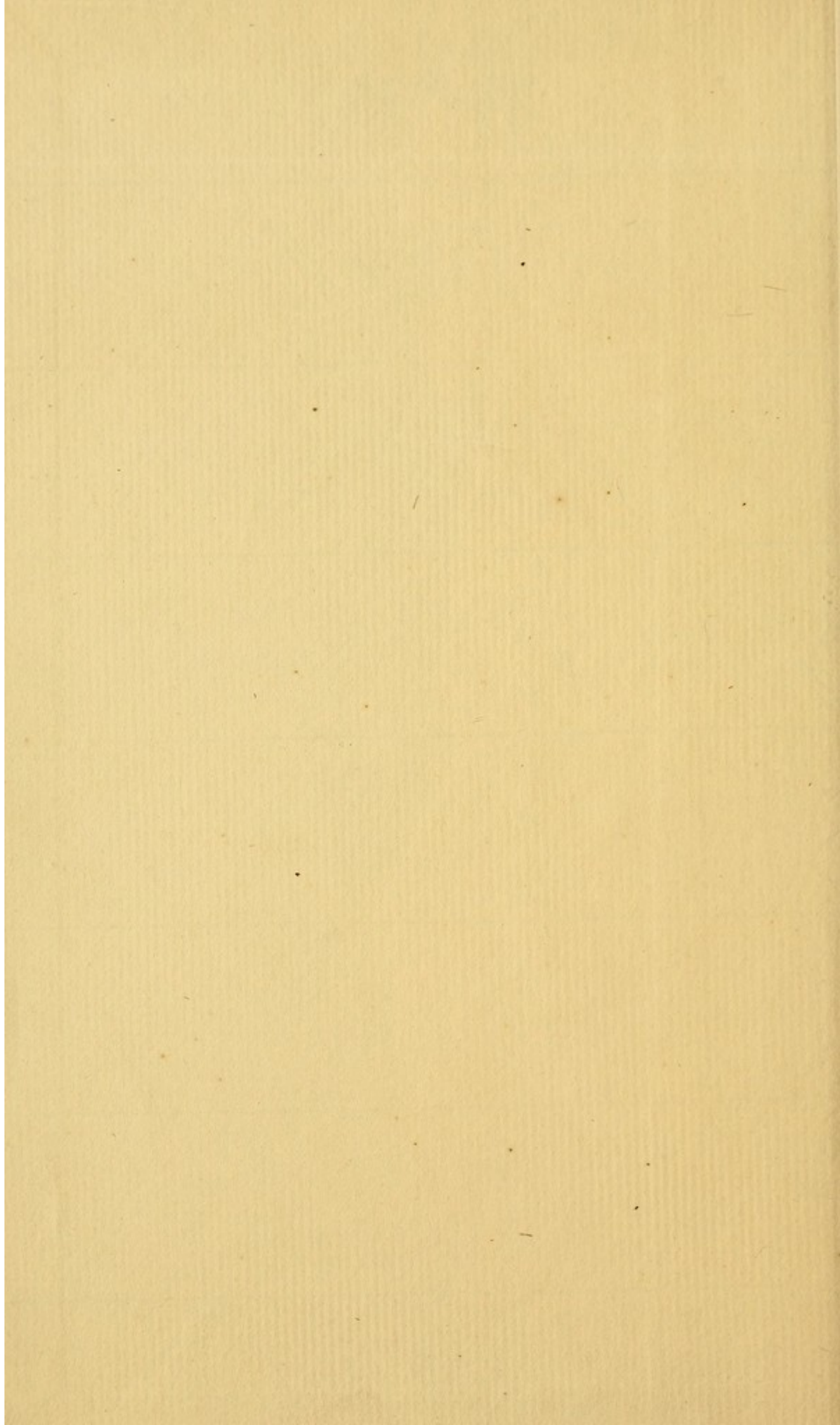


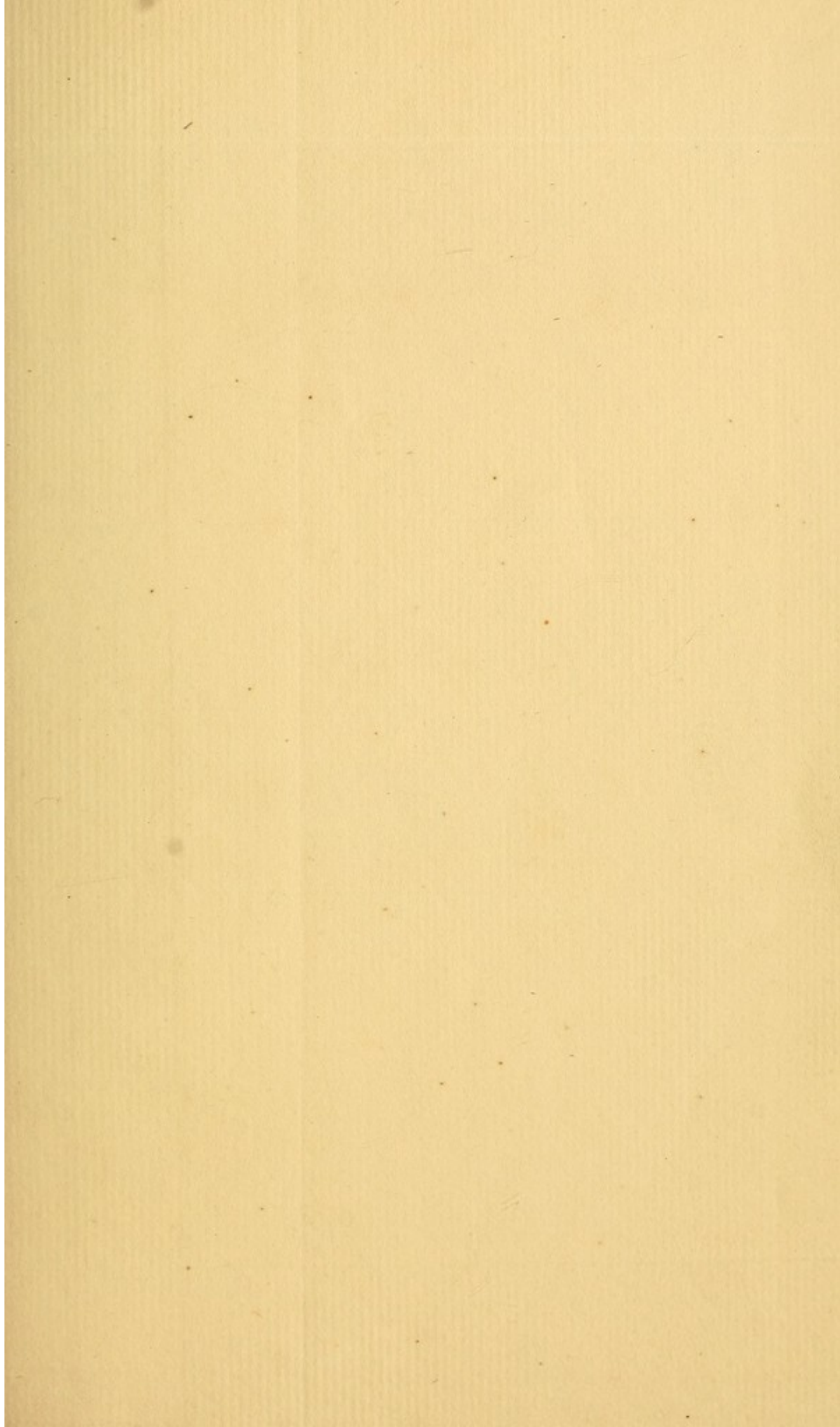
Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

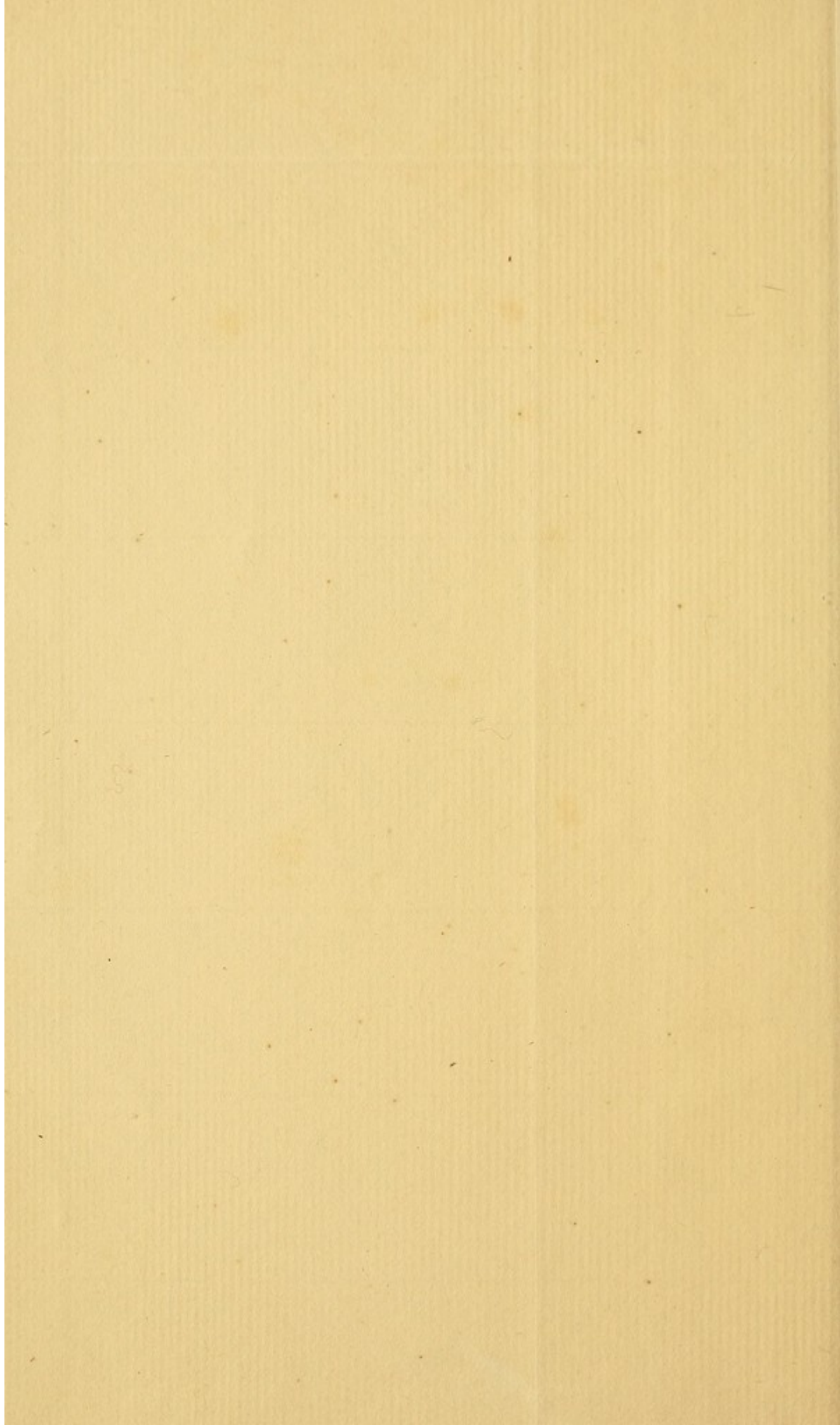


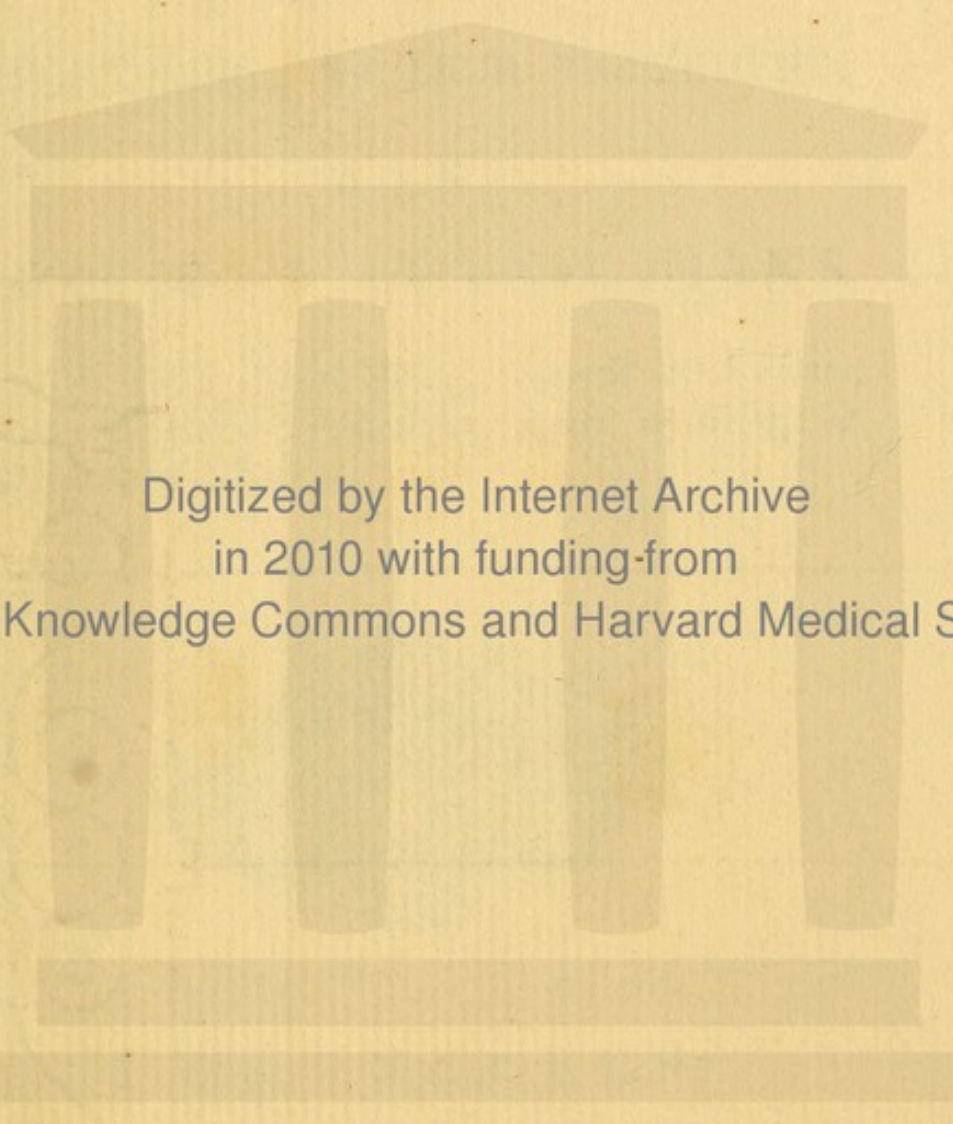
25. F. 97



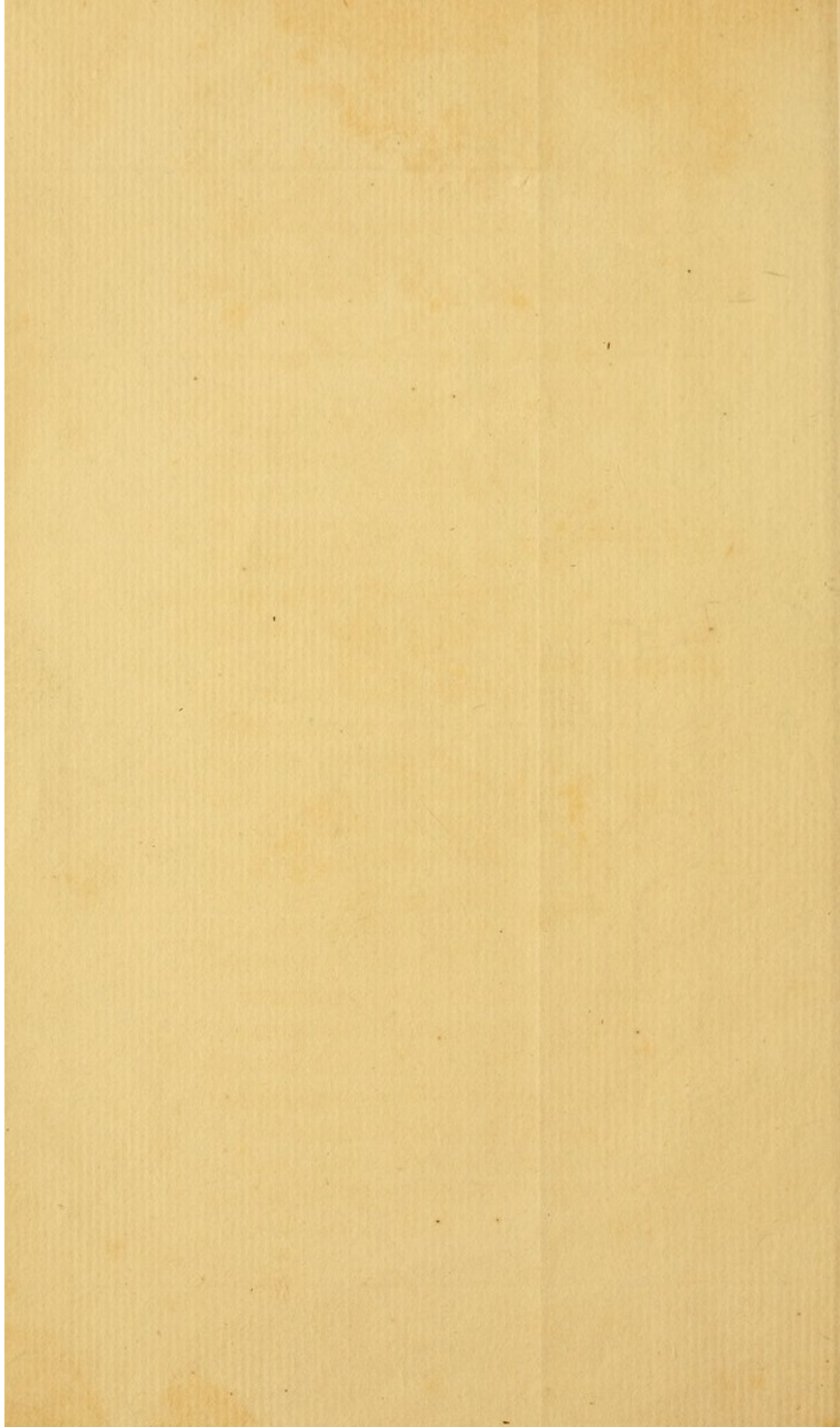








Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Open Knowledge Commons and Harvard Medical School



RÉFLEXIONS
SUR LES MALADIES AIGUES
DES FEMMES EN COUCHE,
LEUR NATURE,
LEURS CAUSES, ET LEUR TRAITEMENT,
AUX
PAYS-BAS AUTRICHIENS.

PAR F. VAN STICHEL, *Licentié en Médecine
dans l'Université de Louvain, agrégé au Collège de
Médecine de Bruxelles.*



A BRUXELLES;
Chez B. LE FRANCO, Imprimeur-Libraire,
rue de la Magdelaine.

M DCC. LXXXIX

REFLEXIONS
SUR LES MALADIES VÉGÉTALES
DES FEMMES
LEUR NATURE,
LEURS CAUSES, ET LEUR TRAITEMENT.

AUX

PAYS-BAS AUTRICHIENS.


PAR F. VAN STEENHUYSE, Médecin en Chef
dans l'Hôpital de la Vierge au Collège de
Médecine de Bruxelles.

1769



A BRUXELLES,
Chez B. Le Francq, Imprimeur de la Faculté,
rue de la Médecine.

M. DCC. LXXIX.



INTRODUCTION.

LES notions que nous avons sur les maladies des femmes en couche, sont encore très-bornées : avant ce siècle l'on étoit encore par-tout dans l'usage de confier la grossesse & ses accidens, l'accouchement & ses suites aux lumieres d'une sage-femme, & à la direction d'une garde subordonnée à celle-là. L'on étoit tellement persuadé, que les accidens des couches n'étoient pas du ressort de la Médecine, que, si une nouvelle accouchée gaignoit une maladie dangereuse, fût elle-même mortelle, le Médecin regardé comme un profane n'étoit point admis à y porter du secours, & lors même que la malade succomboit, loin d'en chercher la cause par l'inspection du cadavre, l'on se contentoit de dire tout uniment, que telle femme étoit morte en couche ; cette raison tenoit lieu de tout, & personne ne s'étonnoit plus de cette mort. Les Médecins eux-mêmes, la plupart sentant leur insuffisance, quelques-uns par une lâche condescendance, d'autres enfin désespérant de pouvoir jamais détruire le préjugé généralement reçu, que ces maladies n'étoient pas du ressort de l'art, abandonnerent absolument cette partie essentielle de la Médecine à l'impéritie & au délire de matrones, dont la superstition & la vanité

exercent en ces occasions leur empire d'une façon aussi despotique que nuisible.

Voilà , à ce que je crois , la vraie source du peu de progrès que la Médecine a fait dans la carrière des maladies puerpérales , non seulement dans nos provinces , mais partout ailleurs , même en France. Ce n'est que depuis la naissance des Accoucheurs , (& d'Accoucheurs éclairés, tels que *Puzos*, *Peu*, *Levret*, &c.) que nous avons commencé à sortir de notre crasse ignorance à cet égard , & à avoir des notions de quelque importance sur les maladies des femmes en couche, spécialement sur les deviations du lait, & les dépôts qui s'en suivent fréquemment.

Peut-on croire avec M. *Tissot*, que les épanchements de lait étoient autrefois des maladies extrêmement rares , fondé , à ce qu'il paroît, sur ce qu'elles sont à peine indiquées par les auteurs , qui ont écrit il y a soixante ans ? Sauf le respect dû à ce grand-homme , je suis persuadé , qu'elles existoient avant cette époque comme après , & qu'elles sont à peine indiquées par les auteurs , parce qu'elles étoient assez généralement méconnues, comme elles le sont encore là où les sages-femmes s'arrogent le privilege exclusif d'arranger les couches à leur fantaisie.

Les accouchemens une fois passés des sages-femmes aux Accoucheurs , il sembloit que la médecine puerpérale eût dû prendre des accrois-

sements journaliers : cependant nous n'en sommes pas beaucoup plus avancés que ci-devant , du moins aux Pays-Bas : mais rien en cela d'étonnant : l'art des accouchemens , qui devoit être exercé par des hommes dégagés de tout préjugé & de tout intérêt fardide , l'est malheureusement par des ames mercenaires , incapables de songer à la dignité & au progrès de leur profession. A l'exception d'un petit nombre d'hommes éclairés , zélés , vraiment amis de l'humanité & de la vérité , on voit régner dans les autres une basse jalousie & un amour-propre détestable , qui leur fait exclure soigneusement les Médecins du traitement primitif des maladies puerpérales : chaque Accoucheur a son remède favori pour calmer les arriere-maux ; un autre pour faire couler les lochies en regle ; un autre pour faire monter le lait aux seins , &c. : tout cela est continué successivement & très-mystérieusement pendant les neuf premiers jours des couches , & l'Accoucheur se croiroit déshonoré , si pendant cet intervalle , un autre que lui voyoit l'accouchée , & lui prescrivoit quelques remèdes. Quoi qu'il surviene à la femme , ce n'est qu'après ce terme fatal , qui est de rigueur , que l'Accoucheur consent enfin (souvent malgré lui & presque toujours trop tard) à ce qu'un Médecin le remplace , ou l'aide à réparer le tort , qu'il a causé par son entêtement & son inexpérience.

A ces menées fourdes & aveugles , consacrées par la superstition , & vraiment dignes des siècles de nos anciens Druides , ajoutons encore , que dans les Pays-Bas Autrichiens non seulement il n'existe presque encore aucun monument de bienfaisance en faveur des femmes en couche , mais qu'on ne les admet même que très difficilement dans les hôpitaux ordinaires (défaut , qui doit nécessairement diminuer considérablement la masse des lumières , que des observations multipliées & réfléchies , faites dans les hôpitaux , peuvent faire naître) & l'on verra clairement , pourquoi nous n'avons jusqu'ici que des notions vagues & peu solides sur les maladies puerpérales.

Qu'il me soit donc permis de communiquer au public les efforts que je fais depuis vingt-huit-ans , pour éclairer mes doutes sur la nature & le traitement des fièvres aiguës des nouvelles accouchées ; & je prie les Médecins & Accoucheurs instruits , accrédités , & zélés pour les progrès de leur art , de publier de même leurs observations sur une matière aussi peu connue : alors guidés par les différents résultats , discutés soigneusement par une critique aussi judicieuse qu'impartiale , nous pourrions espérer de voir succéder enfin l'aurore salutaire d'un beau jour aux ténèbres mortelles , qui ont jusqu'ici enveloppé cette partie intéressante de la Médecine , & de parvenir bientôt à y acquérir des principes aussi sûrs , & aussi solides que sur toute autre maladie.

REFLEXIONS.



*RÉFLEXIONS sur les Maladies aiguës
des Femmes en couche, leur Nature, leurs
Causes, & leur Traitement aux Pays-Bas
Autrichiens.*

MON but n'est pas de toucher ici les différens accidens particuliers, qui peuvent survenir à une femme en couche : je veux seulement communiquer mes idées sur la nature, les causes, & le traitement de cette *maladie aiguë*, toujours accompagnée d'une forte fièvre, qui, sous différentes formes, attaque les nouvelles Accouchées, la plupart à la sourdine, & sans aucune cause occasionnelle connue, ordinairement pendant la première semaine, rarement après la quinzaine, & les emporte souvent en peu de jours, si l'on n'y remédie promptement par un traitement approprié.

Cette Maladie est par sa nature totalement distincte de toute autre espèce de maladies aiguës. Quelques-uns la nomment *fièvre pernicieuse des femmes accouchées* : M. Alphonse le Roy lui donne le nom de *fièvre de lait maligne*. Pour moi, je la nommerai *fièvre puerpérale*, pour des raisons que j'alléguerai ci-après.

La grande variété & la bizarrerie des symptômes de cette maladie a donné naissance à une grande diversité d'opinions sur sa nature

& ses causes : les uns l'ont placée parmi les maladies *inflammatoires* ; les autres parmi les *putrides* ; d'autres enfin parmi les *nerveuses*. Et c'est précisément pour avoir voulu la réduire à une espèce d'autres maladies connues, qu'on a entassé systèmes sur systèmes, tous également faux & nuisibles dans la pratique. L'on n'a pas assez réfléchi sur une cause, qui existe généralement dans toutes les femmes en couche, & qui seule produit la maladie dont il s'agit. Cette cause est la *Pléthore laiteuse*. J'entends par-là la surabondance du suc nourricier de la mere, destinée par la sage nature à la nourriture de l'enfant, soit qu'il existe encore dans la capacité de la matrice, soit qu'étant né, il délivre la mere de cette surabondance par la succion. Tant que les lochies coulent abondamment après l'Accouchement, cette pléthore se perd en grande partie par les vaisseaux uterins ; mais une fois que ceux-ci se resserrent, elle doit se porter aux seins pour n'en plus revenir ; sans quoi le sang est surchargé de cette humeur laiteuse, qui, par sa quantité (& peut-être aussi par sa qualité acrescente) redouble l'action du cœur & des vaisseaux, & par ce mouvement redoublé, & l'augmentation de chaleur qui s'ensuit, est bientôt séparée en *serum*, & *coagulum*, ou *caillebottes* ; celles-ci s'empaquetent dans les vaisseaux capillaires, & mettant par-là un nouvel obstacle à la liberté de la circulation, augmentent la fièvre, au point, que par sa violence ces caillebottes sont transprimées des extrémités des vaisseaux capillaires, ou dans le tissu cellulaire, ou dans une des trois grandes cavités, ou dans un couloir naturel. Dans le premier cas, elles forment une *infiltration laiteuse* ;

dans le second, une pareille *hydropisie*; & dans le troisieme enfin, une crise salutaire par les sueurs, par les selles, par les lochies, par les urines, par les vomissements, par l'expectoration, &c.

Or, la variété des phénomènes, qui accompagnent cette maladie, dépend de la lésion des fonctions des organes, que la pléthore laiteuse occupe principalement. Donc, si elle se porte spécialement vers le cerveau, la fièvre puerpérale fera ses ravages sous le masque d'une *frénésie*, d'un *coma*, d'un *carus*, &c. Si elle affecte principalement la poitrine, cette maladie aura les symptômes d'une *péripneumonie*, d'une *pleuresie*, &c. si elle engorge les viscères abdominaux, elle en imposera pour une *fièvre putride*, pour une *inflammation des intestins*, &c. quand elle se porte vers le bassin, elle aura les apparences d'une *inflammation de matrice*, d'une *dysurie*, d'une *retention d'urine*, d'*hémorroïdes*, &c. Enfin, si elle engorge spécialement les vaisseaux capillaires cutanés, ou le celluleux sous-cutané, elle paroîtra sous le masque de *fièvre miliaire*, d'*œdème*, de *sciatique*, &c.

Comme ces affections, quoique très-différentes par leurs symptômes, dépendent cependant d'une seule & même cause, & requierent le même traitement, pris égard seulement à la différence de la situation & des fonctions des organes occupés par la pléthore laiteuse, il semble convenir, qu'on les comprenne toutes sous une même dénomination, quel que soit l'organe affecté; & comme on est déjà dans l'habitude de donner le nom de *fièvre puerpérale*, au cas décrit par *Doulcet*, c'est-à-dire, à l'engorgement laiteux des viscères abdominaux, accompagné d'une fièvre aiguë, il me paroît

que ce nom doit être commun à tous les engorgemens laiteux avec fièvre aiguë : c'est du moins ce qu'on doit supposer en lisant cet écrit ; c'est dont je crois devoir avertir le Lecteur , pour éviter toute confusion , sans quoi il pourroit restreindre (comme plusieurs paroissent encore le faire) la dénomination de *fièvre puerpérale* , au seul engorgement laiteux des viscères abdominaux.

Comme donc la *fièvre puerpérale* se montre sous tant d'aspects différens , on voit évidemment la difficulté de la caractériser par des symptômes pathognomoniques , & c'est par-là que la plupart des Praticiens , d'ailleurs très-habiles , ont cru trouver dans les femmes en couche tant de maladies aiguës d'espèces différentes , lorsqu'à proprement parler , il n'y en a qu'une seule , la *fièvre puerpérale* , celle qui dépend du *lait épanché* , celle dont il s'agit ici , & dont les différentes modifications en imposent souvent au point de la prendre pour autant de maladies différentes. C'est ainsi qu'on croit voir une *inflammation de matrice* , & qu'on traite la *fièvre puerpérale* , comme *inflammatoire* , quand elle commence avant que le lait ne monte aux seins , le premier ou le second jour des couches , accompagnée d'une douleur sourde & d'une tumeur circonscrite immédiatement au-dessus du pubis , tandis que ces symptômes sont dûs réellement à la pléthore laiteuse , qui se fixe dès-lors sur la matrice & les autres viscères du bassin , & va bientôt se propager à tous les viscères abdominaux , qu'elle engorge , qu'elle infiltre , & d'où elle est enfin extravasée dans la cavité du bas-ventre , y faisant une *ascite laiteuse* , qui suffoque la malade. Comme ce cas est assez fréquent , &

qu'il sert toujours aux Médecins phlogistiques de pierre d'achoppement, il mérite bien que nous nous y attachions, & que nous examinions sans partialité, si réellement l'inflammation de la matrice n'a pas lieu dans le cas cité. *Poteau* dit avoir trouvé une inflammation érysipélateuse dans la surface interne de la matrice des femmes mortes de cette maladie : mais après cette découverte a-t-il employé la cure antiphlogistique ? Point du tout : il a donné le *camphre* à grande dose, & en a sauvé quelques-unes par cette méthode : assurément il n'appuyoit pas spécialement sur ce remède dans d'autres inflammations. Dans le cas de *Doulcet*, qui est proprement celui-ci, les Commissaires de la Société Royale de Médecine ont également trouvé les vaisseaux de la matrice & ceux des intestins engorgés de sang ; mais ils n'ont pas laissé de reconnoître l'*infiltration* & l'*ascite laiteuse*, pour cause de la mort, & d'applaudir beaucoup à la méthode curative de *Doulcet*, qui assurément n'est pas antiphlogistique. Les ouvertures postérieures des cadavres ont constaté également les engorgements sanguins de la matrice & des intestins dans le cas proposé ; mais en même temps les *caillebottes* & le *serum laiteux*, trouvés par *Doulcet*, dans la cavité abdominale. Que conclure de ces découvertes ? Rien de plus, sinon que la pléthore laiteuse, gênant la circulation du sang par les vaisseaux des viscères, qu'elle engorge, y cause une phlogose superficielle & simplement consécutive, telle que dans le *coryza* l'humeur catarrhale excite aux narines & à la lèvre supérieure : or, il est évident, que le Médecin, qui traiteroit ici l'inflammation des narines & de la lèvre, comme

maladie primitive, ne feroit pas la véritable indication. Concluons donc, que dans le cas proposé, l'inflammation primitive, & proprement dite, n'a pas lieu. D'ailleurs, le corps d'une femme en couche n'en est gueres susceptible, puisque d'après l'observation du célèbre *Alphonse le Roy*, pendant la grossesse, les solides, même les os & les cartilages, se ramollissent & deviennent moins compacts, & les fluides acquièrent une certaine fadaïse & inertie, qu'ils n'ont pas hors de cet état : or, il est visible, qu'un tel état des solides & des fluides est diamétralement opposé à celui qui est requis, pour qu'une inflammation proprement dite ait lieu. Toutefois je ne voudrois pas nier absolument la possibilité d'une pareille inflammation dans une femme en couche : je conçois que des violences externes sont capables d'exciter une inflammation dans des corps même leucophlegmatiques, qui, par leur constitution, y sont les moins disposés : je fais même que le vagin & l'orifice sont assez souvent froissés & phlogosés par le passage difficile d'une tête trop volumineuse de l'enfant, ou autrement : j'accorderai même, que par les manœuvres trop rudes de l'Accoucheur, le corps de la matrice peut être enflammé à l'endroit de l'attache du *placenta* : mais dans les cas susdits, j'ai presque toujours vu que ces inflammations topiques ont tout au plus servi de points d'irritation pour attirer la pléthore laiteuse vers le bassin & le bas-ventre, & que par-là elles étoient les causes éloignées de la fièvre puerpérale. Il est vrai que dans le cas de ces inflammations topiques, j'ai vu naître, mais très-rarement, une fièvre totalement distincte de la puerpérale, qui res-

sembloit en tout aux fièvres accidentelles, qui accompagnent communément toutes les inflammations locales de cause externe; mais ce cas ayant lieu, il est très-aisé de distinguer cette fièvre de la fièvre aiguë, dont il s'agit ici, tant par la légèreté de ses symptômes, que par sa cause occasionnelle, qui est manifeste, & principalement parce que la sécrétion du lait s'y fait en règle, ce qui n'a jamais lieu dans la fièvre puerpérale; mais après tout, je n'ai jamais remarqué que ces inflammations locales fissent le sujet de la diversité d'opinions: c'étoient la douleur & la tumeur circonscrite immédiatement au-dessus du *pubis*, qui faisoient conclure pour l'inflammation primitive de tout le corps de la matrice, & qui, en donnant occasion de regarder la fièvre aiguë, qui accompagnoit ces symptômes, comme inflammatoires, déterminoient à la cure générale antiphlogistique.

On m'a quelquefois objecté, que dans le cas proposé, la pléthore laiteuse ne pouvoit pas être la cause de cette fièvre aiguë, puisqu'elle commence long-temps avant que le lait ne monte aux seins. Ceux-là sont persuadés, que cette pléthore ne naît qu'à l'époque, à laquelle le lait doit monter aux seins. Ils se méprennent: cette pléthore commence avec la grossesse, augmente avec elle, & en montant aux seins après l'accouchement, par une sage & inexplicable loi de la nature, elle n'abandonne son ancienne route vers la capacité de la matrice, que parce que, le nourrisson n'y étant plus, son utilité vient à y cesser absolument. On me demande à cette occasion, pourquoi, puisque la pléthore laiteuse existe dès le premier moment

de la grossesse, elle ne produit jamais une fièvre pareille à la puerpérale avant l'accouchement? Je réponds, que pendant tout le temps de la gestation, cette pléthore, en prenant régulièrement sa route vers la capacité de la matrice, & se perdant dans le fœtus, qu'elle nourrit, ne doit causer aucun désordre dans l'économie animale du corps de la mère; mais après l'accouchement, le fœtus n'y étant plus, elle doit nécessairement changer de route, & si elle n'est pas portée aux seins, & évacuée à mesure qu'elle se forme, il est évident qu'elle peut engorger les vaisseaux de l'uterus & des viscères du bassin, comme de toute autre partie du corps, & même ceux-là préférablement, parce que l'impression, qu'a faite sur ces viscères le travail, qui vient de précéder, doit inviter plutôt l'humeur laiteuse vers sa route accoutumée, que par-tout ailleurs.

Il y a une autre modification de la fièvre puerpérale, qui sert pareillement de pierre d'achoppement à d'autres Praticiens, la faisant regarder & traiter comme une *fièvre putride*. C'est quand la fièvre puerpérale est accompagnée d'un sentiment de pesanteur à la région épigastrique, d'une anxiété précordiale, de nausées & de vomissements: ceux-ci ne forment plus aucun doute sur l'existence d'une fièvre putride, si par les vomissements on rejette une matière tant soit peu amère. Ils ne réfléchissent pas que ces symptômes sont occasionnés par l'engorgement & l'infiltration de l'estomac & des intestins grêles par la matière laiteuse; que cet engorgement & cette infiltration diminuent considérablement la lumière de ces viscères, comme feroit une véritable inflammation; & que par-là la pesanteur,

l'anxiété, les nausées, les vomissements doivent avoir lieu nécessairement, & même que ces vomissements doivent enfin devenir bilieux, comme tout autre, qui persévère un certain temps. Une matière épaisse & grumelée, que les femmes rejettent assez souvent par ces vomissements, les devoit guérir de cette fausse opinion, de même que les selles blanchâtres & grumelées les doivent convaincre d'un engorgement laiteux des gros boyaux. Mais ils sont trop prévenus en faveur du système, qui dit, que pendant les derniers mois de la grossesse, par la pression de l'utérus sur les viscères chylo-poiétiques, la bile, les sucs gastriques, pancréatiques, &c. crouissent & acquièrent un certain degré d'âcreté, de putridité, par laquelle selon eux, la fièvre putride doit s'allumer, aussi-tôt que les réservoirs des sucs susdits, délivrés de la pression de l'utérus, ont la liberté de les épancher dans les premières voies. Ce système est spécieux & capable d'en imposer; mais je l'ai abandonné de même que le précédent; en voici les raisons: 1^o. parce que j'explique mieux les symptômes & les suites de toute fièvre aiguë des femmes en couche, en lui donnant pour cause immédiate la pléthore laiteuse, qu'un foyer putride; 2^o. parce que j'ai toujours observé que dans cette prétendue fièvre putride, la sécrétion du lait ou ne se faisoit pas, ou étoit du moins considérablement dérangée; 3^o. parce qu'une fièvre putride, du moins la gastrique, telle que devoit être celle-ci, ne mène pas si rapidement à la mort, que fait cette fièvre aiguë des femmes en couche; 4^o. parce qu'il paroît que cette fièvre putride devoit toujours commencer dès le premier jour de couche, c'est-à-dire, aussi-tôt

que les réservoirs des suc chyl-poïétiques sont délivrés de la pression de l'utérus ; or , il conſte que la fièvre aiguë des femmes en couche commence plus ſouvent le troiſième , quatrième jour ou plus tard ; ſavoir à l'époque de la fièvre de lait éphémère , qui eſt très-ſouvent le germe de la fièvre puerpérale ; 5°. parce que , par rapport à l'état de groſſeſſe , qui a précédé , toutes les humeurs d'une nouvelle accouchée , pèchent plutôt par inertie & par aceſcence , que par trop d'évection & par alkaleſcence ; donc s'il exiſte un foyer dans les premières voies , ce ſera plutôt une crudité acide ou muqueuſe , que putride. 6°. Enfin , parce que je voyois conſtamment , que la cure anti-putride me réuſſiſſoit toujours mal dans les fièvres aiguës quelconques des femmes en couche , & que je vois depuis quelques années , que la cure alkaline , diamétralement oppoſée à celle-là , m'y réuſſit le plus ſouvent. Cependant je ne veux pas non plus nier abſolument , qu'un foyer putride ne puiſſe jamais avoir lieu dans une femme en couche ; mais alors ce foyer , au lieu d'exciter une fièvre putride proprement dite , ſervira plutôt de point d'irritation pour y attirer la pléthore laiteuſe , & fera , que celle-ci exercera ſes premiers ravages ſur les organes que le foyer occupe.

Il nous reſte à examiner l'opinion de ceux qui croient voir une *affection nerveuſe* dans la fièvre puerpérale. Quand le lait , encore également répandu dans la maſſe du ſang , excite la fièvre puerpérale , l'invaſion de celle-ci reſſemble ſouvent à celle d'une fièvre éruptive avant l'éruption : même viteſſe exorbitante dans le pouls , même abattement , mêmes ſoubrefauts , & en général

mêmes contractions nerveuses par tout le corps. Ces soubrefauts, ces contractions nerveuses ont fait croire, que l'*ataxie des esprits* étoit la seule & véritable source de tous ces désordres. Cette méprise peut être excusée, quand la fièvre a été précédée par une passion d'ame; mais ces Praticiens devroient réfléchir, que cette fièvre a lieu mille fois, sans qu'aucune passion, capable d'exciter un accès hystérique, l'ait précédée. Ils devroient réfléchir encore, que dans la suite cette prétendue hystérie occasionne des effets bien différens de ceux que les hystéries, proprement dites, ont coutume de faire naître, je veux dire, qu'au lieu d'obstructions dans le système de la veine-porte, elle produit des dépôts laiteux, des abcès, &c. Ils devroient pareillement réfléchir, que l'opium & autres anti-hystériques, qu'ils donnent, dans la vue de calmer ces mouvemens irréguliers de la prétendue hystérie, ne l'appaisent pas, comme de coutume, en produisant une explosion d'air en-dessus & en-dessous, mais que s'ils ont quelque bon effet, c'est par rapport aux sueurs abondantes, qu'ils ont coutume d'exciter. Enfin, les partisans de ce système devroient encore réfléchir, que la vraie passion hystérique est rarement accompagnée de fièvre; & que la maladie en question n'est jamais sans une fièvre très violente. Mais, diront-ils, cette fièvre peut être nerveuse, dépendante de l'extrême mobilité du genre nerveux, qui a éminemment lieu dans les femmes en couche. Ici il faut qu'ils s'expliquent sur la dénomination de *fièvre nerveuse*. Si d'après Huxham, ils étendent ce nom aux fièvres humorales, accompagnées de symptômes nerveux, je leur accorderai cette dénomina-

tion , pourvu qu'ils reconnoissent le lait épanché comme humeur excitante. Mais s'ils restreignent ce nom à cette fièvre , dans laquelle absolument rien ne pèche dans toute l'économie animale , hors l'accélération exorbitante de la circulation , accompagnée de tremblement , de soubresauts , & autres contractions nerveuses , telle qu'on observe communément après un grand faiblissement , une forte colere , &c. je les prierai de réfléchir , que cette sorte de fièvre nerveuse n'est pour l'ordinaire que momentanée , tout au plus éphémère , & par ainsi de peu de conséquence. Il est vrai qu'une pareille fièvre (ou plutôt la passion d'ame , qui l'a produite) peut être la cause occasionnelle de la fièvre aiguë pernicieuse , dont il s'agit ici , soit en empêchant le lait de monter aux seins , soit en occasionnant son refoulement dans la masse du sang ; mais alors elle ne constitue jamais la maladie principale , & la méthode curative ne doit pas être dirigée spécialement vers les symptômes nerveux , mais vers la pléthore laiteuse. D'ailleurs , ils doivent convenir , que les symptômes nerveux cessent pour l'ordinaire après le premier période de cette fièvre aiguë , sans que celle-ci perde presque rien de son intensité , & qu'alors voyant que la sécrétion du lait continue à être dérangée , ils sont obligés de tourner enfin toute leur attention & leur méthode curative vers le lait épanché , souvent infructueusement , parce que ce même lait a eu le temps d'engorger & d'infiltrer des organes nécessaires à la vie ; au lieu que , s'ils s'étoient attachés dès le premier période de la maladie , c'est-à-dire , pendant que le lait étoit encore également répandu dans la masse du sang , à

corriger & à diminuer la pléthore laiteuse par la transpiration & par d'autres couloirs naturels ; ils auroient eu la satisfaction de sauver leur malade , même assez souvent sans aucune suite fâcheuse. Et c'est bien ici le cas , où l'on peut dire avec Hypocrate : *Tempus præceps , experimentum periculosum , judicium difficile.*

Comme dans cette fièvre aiguë , la sécrétion du lait est toujours plus ou moins dérangée , les Partisans de ces différens systèmes doivent convenir , & conviennent en effet , que la pléthore laiteuse est toujours compliquée à leur maladie principale : & c'est même à cette complication qu'ils attribuent assez souvent le mauvais succès de leur traitement. Il seroit à souhaiter que l'on pût les amener à perdre de vue leur prétendue maladie principale , pour combattre uniquement cette pléthore , qu'ils ne traitent pour l'ordinaire que secondairement ; mais *hoc opus , hic labor* : Je fais ce qu'il m'en a coûté à moi-même pour changer d'opinion sur la nature de cette maladie , & d'abandonner dans son traitement les *anti-phlogistiques* , & les *anti-putrides*. La peine sera toujours d'autant plus grande , que la fièvre puerpérale se montre la plupart sous le masque d'autres maladies aiguës , & qu'à proprement parler , l'on ignore jusqu'ici ses vrais signes caractéristiques. Ce n'est qu'en combinant les symptômes & les circonstances , (par ce qu'on appelle en Médecine , *le coup d'œil pratique*) qu'on parvient à s'affurer de sa présence , de même qu'on doit s'affurer par différentes combinaisons de l'existence de l'hypochondrie , de l'hystérie , de la vérole , de la goutte remontée , &c. , Maladies , qui ont aussi coutume de s'annoncer sous un masque étranger. Peut-on proposer la des-

cription des symptômes de cette maladie par *Doulcet*, comme dragnostique ? je ne le crois pas ; non seulement , par ce qu'elle ne convient qu'à un cas isolé de la fièvre puerpérale, (c'est-à-dire , au seul engorgement laiteux des viscères du bas-ventre , & du bassin ,) mais par ce que dans ce cas-là même j'ai observé beaucoup de variétés & de bizarreries , bien différentes des symptômes décrits par *Doulcet*. Au défaut des symptômes pathognomoniques de la fièvre puerpérale , voici la route , que j'ai coutume de tenir pour m'assurer de sa présence : si dans une nouvelle accouchée , les lochies devenant féreux , le lait ne se porte pas aux seins en assez grande quantité pour nourrir l'enfant , qui vient de naître , je crains dès-lors la fièvre puerpérale , & je tâche de prévenir ses ravages par la fréquente succion & la cure Alkaline , que j'ai adoptée d'après *Tissot* , comme je le dirai ci-après. La même crainte me fait user des mêmes précautions , si le lait , après s'être dûment porté aux seins , en reflue dans la masse des humeurs par telle cause que ce soit. Si dans l'un ou l'autre cas si une fièvre quelconque a précédé ou vient à la suite de ce dérangement dans la sécrétion du lait (sur-tout si son début ressemble à celui d'une fièvre éruptive) je ne forme plus aucun doute sur la présence de la fièvre puerpérale , & j'agis en conséquence.

Or , puisque cette Maladie est si rapidement funeste , il importe d'en connoître les causes éloignées , afin de pouvoir les éviter , & prévenir ses tristes ravages. Comme elle reconnoît la pléthore laiteuse pour cause immédiate , tout ce qui mettra obstacle à une sécrétion suffisante

de lait, ou réfoulera celui-ci des seins dans la masse du sang, en peut-être la cause occasionnelle; telles sont donc 1^o. *les passions de l'ame*: dont les impressions sont d'autant plus fortes, qu'à cette époque, les femmes ont plus de sensibilité dans le genre nerveux. 2^o. *L'application du froid au corps, & spécialement au sein, soit pendant le travail, soit pendant les couches.* Les Médecins de Paris ont observé, que les temps froids & humides contribuent à ce que la fièvre puerpérale règne épidémiquement. 3^o. *Les applications repercutives aux seins*: C'est par-là, qu'on pêche dans les nouvelles accouchées, qui ne nourrissent pas: je ne permets jamais ces applications pendant la première quinzaine, par ce que ce temps est l'époque ordinaire de la naissance de la fièvre puerpérale. 4^o. *Le défaut ou le retard de la succion*: Je ne puis que blâmer ceux, qui, ayant en horreur le premier lait de la mère, tardent un jour où deux à faire mettre l'enfant aux seins: Pour moi je l'y fais présenter, dès que la mère est un peu remise des fatigues du travail: le lait séreux, qu'il en tire, lui sert de purge pour évacuer le Méconium, mieux que le syrop de Rhubarbe, qu'on lui substitue à cette fin. 5^o. *Enfin tout ce qui peut servir de point d'irritation, dans telle partie du corps, que ce soit, pour y déterminer la pléthore laiteuse.* Il s'agit ici des causes prédisposantes, qui existent avant, ou naissent pendant l'accouchement; *si quid doluerit antè morbum, ibi se figit morbus.* Hipp. Aph. 33. Sect. 4. J'ai vu, qu'une forte tension de l'esprit, qui avoit précédé l'accouchement, a occasionné la fièvre puerpérale sous le masque d'une phrénésie. J'ai vu assez fréquemment que dans les femmes Asthma-

tiques, & dans celles, qui à la fin de leur grossesse étoient attaquées d'une toux quelconque, la pléthore laiteuse se portoit spécialement sur les poumons où sur la plevre, & accabloit les Malades sous le voile d'une péripneumonie ou d'une pleurésie. J'ai vu très-souvent, qu'une crudité quelconque dans les premières voyes y attiroit cette pléthore, qui occasionnoit un vomissement, une diarrhée laiteuse, ou, ce qui étoit pis encore, une infiltration des viscères abdominaux suivie d'une ascite laiteuse funeste. J'ai vu de même assez fréquemment, que le froissement des parties génitales, occasionné par un accouchement laborieux, & la phlogose, qui s'en suivoit, déterminoit cette pléthore vers le bassin, & produisoit la fièvre puerpérale avec ses ravages ordinaires. Enfin j'ai vu les mêmes effets causés par des ulcères vénériens, préexistants au vagin & à l'orifice de la Matrice. Cette cause de fièvre puerpérale est plus fréquente, qu'on ne se l'imagine peut-être, mais très-souvent méconnue, tant à cause du silence profond, que le Mari garde sur l'origine de ces ulcères, non seulement vis-à-vis de son épouse, mais (ce qui est impardonnable) vis-à-vis de l'Accoucheur & du Médecin, que par ce que non seulement l'Enfant ne porte pas toujours au monde des indices extérieurs de vérole, mais par ce qu'il est même possible, qu'il n'en soit pas atteint du tout. Dans ce cas il arrive plus d'une fois, qu'on accuse mal-à-propos l'Accoucheur d'avoir maltraité la femme par sa manœuvre, tandis qu'à la fin après un mûr examen, quelquefois casuellement, l'on trouve, que tout le délabrement des parties de la génération ne doit son origine, qu'à ces
ulcères

ulcères préexistants.

Qu'il me soit permis de reveiller à cette occasion la question, si l'application du bandage immédiatement après l'accouchement est utile, ou nuisible? Je trouve, que les Accoucheurs, même les François, sont encore partagés sur cet objet, qu'il seroit cependant à souhaiter qu'on tirât au clair par rapport à la grande importance, que je crois devoir y être attachée. Il y en a, qui le condamnent généralement, dans la persuasion qu'il empêche le libre écoulement des lochies : d'autres le croient généralement utile, & même nécessaire dans beaucoup de cas. J'adhère à l'opinion de ceux-ci, & je suis même persuadé, que l'omission du bandage peut occasionner la fièvre puerpérale. Voici mes raisons. Il paroît hors de doute, que l'extraction de l'enfant & de l'arrière-faix cause un vuide plus ou moins grand dans le bas-ventre : il paroît également sûr, qu'il faut un certain tems (qu'il n'est pas aisé de déterminer) tant pour que les parois regagnent leur force de réaction, considérablement diminuée par leur extension, qui a duré pendant tout le tems de la grossesse, que pour que les viscères abdominaux, comprimés & déplacés pendant tout ce tems, se développent & recouvrent leur situation naturelle : il paroît donc également certain, que ce vuide n'est pas d'abord exactement rempli après l'accouchement, surtout quand le travail a été court, ou précipité. Je ne vois donc pas pourquoi on voudroit regarder ici le bandage comme nuisible, tandis que par des raisons semblables on a tant de soin de l'employer après la ponction, jusqu'à l'y regarder comme indispensable. Il y a même des cas, où les antagonistes du bandage

doivent convenir de la nécessité absolue , P. E. quand la femme a porté trop en avant , *ou en besace* ; ils savent comme moi d'après *Leyret* , que dans ce cas sans bandage la femme court risque d'une *hernie abdominale* , les intestins se précipitant aisément dans cette besace , qui ne leur oppose aucune résistance. Si dans ce cas , ou le vuide est considérable , le défaut de résistance occasionne une déviation aussi sensible des viscères abdominaux , il paroît très-naturel , que dans d'autres cas , où le vuide est moindre , il se fait pareillement des déviations de ces mêmes viscères , mais moindres & moins sensibles. Outre cela , comme les liquides se portent toujours là où ils trouvent le moins de résistance , il paroît évident , que ce même vuide doit produire une affluence extraordinaire d'humeurs vers les viscères du bassin & du bas-ventre , qui , vu le peu de réaction des muscles abdominaux , doivent y stagner , & y causer une pléthore locale. N'est-il pas apparent , que cette pléthore jointe au tiraillement que doit occasionner la déviation plus ou moins grande des viscères abdominaux , peut servir aisément de point d'irritation pour y fixer la pléthore laiteuse , & causer ainsi la fièvre puerpérale ? Je peux du moins affirmer ici d'après nombre d'observations bien réfléchies , que j'ai vu fréquemment cette fièvre sans pouvoir lui assigner d'autre cause occasionnelle. D'après ceci je recommande toujours l'application du bandage d'abord après l'accouchement sans aucune exception , & je le juge d'une nécessité indispensable , quand le travail a été court , ou précipité.

Passons maintenant à la partie thérapeutique.

Tant que j'ai cru avec la plupart des praticiens à la variété d'espèces des Maladies aiguës des femmes en couche, j'ai été malheureux dans leur traitement : aujourd'hui que ma conviction ne me permet plus d'y voir ni fièvre inflammatoire, ni fièvre putride, ni affection nerveuse, mais que je suis intimement persuadé, que toute fièvre aiguë, qui survient aux nouvelles accouchées, a pour cause première la pléthore laiteuse, ou du moins qu'elle est tellement compliquée avec elle, que celle-ci doit fixer la principale attention du Médecin, j'ai beaucoup plus de succès dans leur traitement.

L'on croira peut-être, d'après ce que je viens de dire, que je n'ai à proposer d'autre méthode curative pour les maladies aiguës des femmes en couche, que celle que prescrivent communément les auteurs, qui ont écrit spécialement sur le *lait épanché* ; mais, outre que ces Auteurs ont le plus souvent considéré le *lait épanché* & la *fièvre aiguë*, qui l'accompagne pour des maladies d'espèces différentes, tandis que j'y vois une liaison si intime que je suis convaincu, que cette fièvre dépend toujours du lait épanché, ils ne paroissent avoir pris en considération dans la pléthore laiteuse, que sa *quantité*, & nullement sa *qualité acescente*, & sa *tendance au coagulum*, qualités cependant, dont les sueurs des nouvelles accouchées, leurs selles, leurs urines, leurs lochies, & l'ouverture des cadavres nous convainquent à l'évidence, & que je crois jouer le premier rôle dans la fièvre puerpérale. C'est probablement cette inadvertence, qui fait (comme assure Tiffot en parlant du lait épanché) qu'on n'a pu encore parvenir à en expliquer les

causes & les phénomènes d'une façon satisfaisante. C'est par la même raison sans doute qu'aucun de ces Auteurs, que je sache, n'a songé à opposer un correctif approprié à la *qualité acescente* de ce lait, & à sa *tendance aux coagulum* : tous se sont contentés de proposer son évacuation & sa dérivation. Il étoit encore réservé à notre immortel *Tiffot* de nous communiquer la véritable Méthode, tant correctrice, qu'évacuante & revulsive, du lait épanché. En examinant attentivement l'excellente esquisse de traitement, qu'il nous donne sur cette matière au § 124 de son *Essai sur les Maladies des gens du monde*, on a tout lieu de croire, qu'il a pris spécialement en considération la *qualité acescente* du lait, & sa *tendance au coagulum* ; & c'est probablement sur ces qualités, qu'on auroit vu rouler les principes, qu'il dit n'avoir encore vu établis nulle part, s'il avoit eu le loisir de publier la brochure, qu'il sembloit nous y promettre sur cette importante matière.

Comme depuis quelques années, les principes qui germent dans cette esquisse, me servent absolument de guide dans le traitement de la fièvre puerpérale ; que depuis que je les ai adoptés, j'y suis aussi heureux, que j'étois malheureux autrefois ; je crois d'une utilité première de la transcrire ici, souhaitant qu'elle soit plus généralement connue ; j'y ajouterai des remarques, que ma pratique journalière m'a fournies, tant avant, que depuis que je l'ai adoptée. Voici donc cette esquisse, telle, que *Tiffot* l'a donné à l'endroit indiqué, sous le nom d'*Observations importantes*, & qu'à mon avis il auroit pu proposer comme

des *préceptes Médicinaux*, dont il seroit dangereux de s'écarter dans le traitement de la fièvre puerpérale.

I.

» C'est que l'on doit avoir la plus grande
 » attention à éviter, dans le régime & dans les
 » remèdes, tous les *acides*; une forte fièvre
 » paroîtroit quelquefois les indiquer, mais ils
 » réussissent toujours mal, à moins qu'il n'y
 » ait quelque complication de cause étrangère
 » au lait, qui les exige.

R E M A R Q U E.

Il falloit toute l'autorité d'un homme tel que M. Tiffot, pour me faire revenir des *acides* dans le traitement des fièvres aiguës des nouvelles accouchées. Toujours persuadé d'avoir à traiter une forte fièvre inflammatoire ou putride, à laquelle se joignoit casuellement un lait épanché, les boissons acidulées, les crèmes acidulées, les bouillons acidulés, les vins aigrélets, &c. faisoient toujours une grande partie de mon traitement. Je ne voyois dans le lait épanché, qu'un corps étranger à la maladie principale, mais qui devoit en pervertir le cours & la crise ordinaire. D'après cette idée, pour obvier à ce dérangement de crise, j'entremêlois souvent à ma cure antiphlogistique, ou antiputride l'usage de *l'arcanum duplicatum*, si célèbre pour dissiper la pléthore laiteuse. A la vérité, je garantissois quelquefois par-là ma malade d'une mort précipitée, mais c'étoit la plupart pour avoir la douleur de la voir périr lentement, la fièvre aiguë se changeant en lente, accom-

pagnée de dépôts laiteux , qui passant peu-à-peu à la suppuration , conduisoient la malade à l'éthisie , & à la mort après quelques mois de souffrances. A la fin j'ai lu avec surprise ce paragraphe de *Tissot* ; j'y voyois condamner les *acides* dans le traitement du lait épanché , pour y voir substituer d'abord un remède alkalin ; quel motif , me suis-je dit , peut avoir engagé ce grand homme à recommander fortement cette méthode inusitée parmi nous , & même dans le cas , qu'une forte fièvre accompagnât cette maladie ? Après bien des réflexions , j'ai jugé que son motif ne pouvoit être autre , que la considération de la *qualité acéscante* de ce lait , & de sa *tendance à se cailler* ; & je me suis intimement convaincu , que pour le traitement du lait épanché , il ne falloit pas seulement prendre en considération sa quantité , mais aussi , & bien plus spécialement , les susdites qualités , & par conséquent je fus également forcé à reconnoître la bonté de cette méthode de *M. Tissot* , quelque inusitée qu'elle fut jusqu'alors. Mais cette conviction m'entraîna dans un plus grand embarras : regardant encore le *lait épanché* comme une maladie isolée , qui n'avoit rien de commun avec cette fièvre aiguë des femmes en couche , que je traitois toujours d'*inflammatoire* ou de *putride* , quoique de tout le cours de ma pratique je n'avois pas encore rencontré l'une sans l'autre , cette méthode de *M. Tissot* , que j'étois obligé d'approuver dans l'ame pour la cure de l'épanchement de lait , me devenoit absolument inutile , dans l'impossibilité de l'amalgamer avec les méthodes antiphlogistique & antiputride , que ces prétendues fièvres exigeoient. Cet embarras me rendit indécis : mais comme il

n'est pas donné à un Praticien de rester longtemps dans le scepticisme sur un point de thérapeutique, considérant d'ailleurs l'issue malheureuse, qu'avoient eue jusques-là assez constamment mes cures antiphlogistique & antiputride, je fus ébranlé, & je commençai à douter sérieusement, si la fièvre aigue des nouvelles accouchées étoit bien réellement *inflammatoire* ou *putride*, ou si elle ne dépendoit pas plutôt uniquement du lait épanché, d'autant plus, que j'avois observé constamment, que les suites de cette fièvre avoient toujours été les effets du lait épanché, & jamais de la prétendue inflammation, ni du prétendu foyer putride. A la fin d'après toutes ces réflexions je n'ai plus balancé à bannir les *acides* du traitement de toute fièvre aigue des nouvelles accouchées, comme devant occasionner ou augmenter le *coagulum* du lait épanché; j'ai passé (quoiqu'en tremblant) à la méthode alcaline, comme capable d'empêcher ou de résoudre le *coagulum*; & le succès ayant presque toujours surpassé mon attente, peu-à-peu je me suis familiarisé à regarder dans la suite *cette fièvre* & le *lait épanché* comme une seule & même maladie, dont le correctif spécifique étoit le remède alcalin proposé par M. Tissot.

II.

» C'est qu'aussi longtemps, qu'il n'y a point
 » de dépôt fait, & que le lait est encore mêlé
 » à la masse des humeurs, les absorbants joints
 » aux delayants incisifs, & entrémêlés de quelques purgatifs, sont les remèdes les mieux indiqués. J'emploie souvent *l'huile de tartre*
 » par défaillance, à la dose de douze ou quinze

» jusques à vingt gouttes , trois ou quatre fois
 » par jour , dans un peu d'eau , de bouillon
 » ou de tisane appropriée aux circonstances ,
 » & j'en ai vu plusieurs fois les plus grands
 » effets. Je propose ce remede aux Médecins ;
 » mes propres observations m'en ont fait con-
 » noître toute l'efficacité ; mais , quoiqu'il soit
 » très-doux , je ne conseille pas aux malades
 » de s'en servir sans distinction.

R E M A R Q U E.

Voici donc enfin l'*Alkali* indiqué comme véritable remede , qu'il faut employer dans les fièvres aiguës des nouvelles accouchées , pour corriger l'acrescence du lait épanché , & l'empêcher de se cailler ultérieurement : c'est lui , qui , en entretenant ou en lui rendant son homogénéité , doit le disposer à pouvoir être évacué par tous les couloirs naturels , & surtout par des sueurs abondantes , sans lesquelles je n'ai jamais observé de crise parfaite de la fièvre puerpérale. La première fois que j'y ai prescrit ce remede , prevenu comme je l'étois , contre l'usage des *Alkalis* dans toutes les fièvres continues , j'ai suivi ses effets à la piste ; & voyant qu'il n'augmentoît pas la sécheresse , qu'au contraire il excitoit une sueur copieuse , qui diminuoit la fièvre , & qu'enfin celle-ci cessoit bientôt sans aucun dépôt , enhardi dans la suite par la fréquence de succès pareils , j'en ai augmenté la dose suivant l'intensité de la fièvre , de sorte qu'actuellement ma moindre dose d'*huile de tartre par défaillance* est d'une drachme , la dose moyenne de deux , & la plus forte de trois drachmes par jour.

Comme ce remede agit le plus efficacement par les sueurs , j'ajoute souvent à la dose susdite quatre onces d'eau distillée de Sureau , & j'édulcore la mixture par deux onces de miel, de sirop de Guimauve, ou quelque autre semblable. Quand la malade est indifférente à la maniere de prendre ce remede , alors je le mêle de préférence à une pinte de forte infusion de fleurs de Sureau , & deux ou trois onces de miel. Avec ce seul remede , quand selon sa coutume il excite des sueurs abondantes & soutenues pendant quelques jours , je guéris souvent les plus fortes fièvres puerpérales, sans aucun dépôt laiteux. D'autres ont obtenu le même succès par son moyen , & parmi ceux-ci M. *Van der Belen*, Docteur en Médecine dans l'Université de Louvain , qui dans une lettre , datée du 3 Octobre 1787, s'exprime à ce sujet de la maniere suivante.

« *Adeo feliciter mihi in febre sic dicta puerperali succedit mixtura tua alkalina , ut ab omni alio remedio facile possim abstinere ; neque adeo recurram ad hypecacuanæ radicem , ut ut ab aliis jam decantetur.* »

Quelquefois pourtant les sueurs excitées par ce remede , ne me paroissent pas suffisantes , ni proportionnées à l'orgasme excité par la pléthore laiteuse ; alors j'y entremêle un purgatif tous les matins ou de deux jours l'un , composé d'une jusques à deux onces de *Manne* , & d'une jusques à deux drachmes de *sel de duobus*. Au reste je conseille ici pour boisson l'infusion des fleurs de Sureau , du thé au safran , la décoction de chien-dent , celle d'orge & de corne de Cerf , &c. , toujours bien chaude : pour nourriture , l'eau de poulet ou de veau avec du cerfeuil , de la laitue , de l'endive, de la chicorée,

des racines de scorfonere , de persil , ou quelque autre plante apéritive.

I I I.

» C'est que , comme dans cet état les nerfs
» sont très-déliçats , & très-susceptibles d'irri-
» tation & de spasme , on doit éviter tous les
» remèdes violents.

R E M A R Q U E.

Ce précepte de M. *Tissot* regarde spécialement les vomitifs , les purgatifs drastiques , les sudorifiques échauffants , les utérins stimulants , les diurétiques acres , dont on voudroit faire usage pour dissiper la pléthore laiteuse. Il est hors de doute , que tous ces remèdes actifs requierent ici une circonspection d'autant plus grande , qu'en général le système nerveux est extrêmement sensible dans une nouvelle accouchée : mais quelquefois par la maladie même cette sensibilité est non seulement éteinte , mais réduite tout-à-fait à une inaction désolante & bientôt mortelle : c'est pourquoi il ne faut pas bannir généralement tous les stimulants du traitement de la fièvre puerpérale : l'usage modéré & bien dirigé de quelques-uns d'entr'eux peuvent y être d'une très-grande utilité. Quant aux utérins stimulants & aux diurétiques acres , ils ne trouvent point de partisans parmi les praticiens éclairés ; & n'attachant pas non plus une importance assez spéciale à l'excrétion du lait par les voyes utérines & urinaires , pour vouloir dans cette vue troubler l'économie animale par leur usage ,

je m'en abstiens pareillement. Mais pour ce qui est des vomitifs, des purgatifs animés, des sudorifiques échauffants, voici les cas, ou j'en fais usage, le choix que j'en fais, & la marche que j'ai coutume de tenir dans leur emploi. Tant que le lait reste également répandu dans la masse des humeurs, je me tiens uniquement à l'*huile de tartre par défaillance*, seul, où entremêlé du doux purgatif mentionné au N^o. précédent : mais aussitôt que j'ai des indices d'infiltration, qui engourdit les organes au point de leur empêcher le mouvement nécessaire pour se débarrasser de la pléthore laiteuse, alors je n'ai pas peur d'agacer plus efficacement les solides en ajoutant à ma mixture ou infusion alkaline depuis une demi-drachme jusques à une drachme de *Camphre*, & même en y entremêlant des purgatifs plus animés, donnés à petite dose, mais souvent, de façon qu'ils agissent aussi bien comme fondants & stimulants, que comme évacuants. Pour obtenir ce but, je mêle souvent à mon infusion alkaline-camphrée un grain de *tartre stibié*, ou je donne séparément toutes les six heures quatre grains de *scammonée d'Alep*. En donnant les purgatifs animés à une plus forte dose à la fois, on risquerait d'exciter une crispation dans les premières voyes, qui produiroit un effet contraire au but que l'on se propose.

Ces sudorifiques & ces purgatifs, ainsi ménagés, paroissent convenir dans tous les cas d'infiltration, quelle que soit la partie infiltrée. Mais les vomitifs, proprement dits, exigent beaucoup plus de circonspection à cause des effets, que produisent les violentes secousses, qu'ils excitent. Comme l'engorgement subit &

très-considérable des vaisseaux du cerveau & des poumons est l'effet constant de ces secouffes, je bannis les vomitifs du traitement dans les cas de plirénésie laiteuse, de coma où carus laiteux, de péripneumonie ou pleurésie laiteuse, & généralement quand la pléthore laiteuse occupe spécialement le cerveau ou les poumons; car il est très-apparent, que leurs vaisseaux capillaires, déjà très-dilatés par la matiere laiteuse, l'extravaferont par l'effet de ces secouffes dans la cavité du crâne ou du thorax, & produiront ainsi un hydrocephale laiteux, ou pareille hydropisie de poitrine. Autre chose est, quand cette pléthore occupe & engourdit principalement les viscères du bas-ventre; car ici la matiere laiteuse, atténuée & ébranlée par les secouffes réitérées du vomissement, peut s'extravafer utilement dans trois couloirs, dans le canal intestinal, dans la matrice & dans la vessie: il est vrai, qu'elle peut également s'épancher dans la cavité abdominale, & produire *l'ascîte laiteuse*; mais on devra s'attendre sans aucun doute à cette hydropisie, si on laisse croupir cette matiere dans les vaisseaux capillaires & le tissu celluleux des viscères abdominaux. Puis que donc le vomitif me paroît le remede le plus expéditif pour débarrasser les viscères du bas-ventre de la pléthore laiteuse, je conclus qu'on peut, & même qu'on doit en faire usage, le plutôt possible, dans le cas de *Doulcet*: mais je ne conseillerois à personne de s'astreindre servilement à la méthode curative de celui-ci: il me paroît, que la potion huileuse aiguisée de kermès, qu'il donne après le vomitif, est mieux remplacée par mon infusion alkaline, aiguisée de camphre; au moins celle-ci tend

plus directement à la correction de la *qualité* *acefcente* du lait, & de sa *tendance au coagulum*, qualité, que *Doulcet* ne paroît pas non plus avoir prise en considération.

I V.

„ C'est que la nature affoiblie par cette
 „ humeur laiteuse, dont le caractère est quel-
 „ quefois, comme je l'ai déjà dit, de paralyser,
 „ ou au moins d'engourdir les organes qu'elle
 „ affecte, a souvent besoin d'être aidée à s'en
 „ débarrasser par des fortifiants, qui peuvent
 „ être nécessaires malgré la fièvre, & même
 „ une fièvre assez forte, qui, si elle dépendoit
 „ de toute autre cause, ne permettroit d'em-
 „ ployer que des calmants. Il est arrivé plus
 „ d'une fois, faute d'avoir fait cette observa-
 „ tion, que des Médecins, d'ailleurs habiles,
 „ ont laissé des malades languir plusieurs mois
 „ avec des fièvres continues, que rien ne
 „ soulageoit.

R E M A R Q U E.

Ici M. *Tiffot* pose évidemment pour principe, que la fièvre qui accompagne le lait épanché, est d'une nature isolée, & dépend uniquement de la pléthore laiteuse, puisqu'il assure positivement, que, si une fièvre dépendoit de toute autre cause, elle ne permettroit d'employer que des calmants dans des circonstances, où celle-ci permet, & exige même des fortifiants. Au reste les circonstances, qui me déterminent à user d'après M. *Tiffot* des fortifiants dans la fièvre puerpérale, sont les mêmes, que celles

qui me déterminent à la cure animée, mentionnée au N°. précédent. Quand j'observe dans la malade une inactivité, un engourdissement, une immobilité même dans quelques organes, ou même quelquefois parmi tout le corps, je juge, que la matiere laiteuse infiltre le tissu celluleux intermusculaire, & celui d'entre les nerfs & leurs gaines, & qu'elle comprime les fibres musculaires & les nerfs des parties engourdies. Alors j'ai observé, qu'outre mon remede alkalin camphré, un vin cordial, tel que celui d'Espagne, de Tokay, &c. donné par Cuillerées toutes les deux ou trois heures, seul, ou mêlé avec un jaune d'œuf, a été d'un grand secours, surtout quand la malade étoit en même-temps affaïssée par l'effet d'un vomitif, ou d'un purgatif entremêlé : mais il faut bien se garder de donner ici le vin de Rhin, le vin blanc, ou semblables, qui par leur acidité sont pernicioeux dans la fièvre puerpérale. Avant de connoître & de suivre ce précepte de M. *Tiffot*, j'aurois cru assassiner la malade en lui permettant pendant cette fièvre un spiritueux quelconque, mais je dois avouer à ma honte, qu'il m'est arrivé plus d'une fois, dans les classes inférieures du peuple, d'avoir prononcé la peine de mort contre la malade, si elle prenoit un cordial composé d'eau de vie, de jaunes d'œufs, de noix-muscade & de sucre; & de trouver cependant le lendemain dans celle-ci, qui avoit bravé mes exhortations & mes menaces, un mieux considérable, qui quelquefois s'est soutenu jusques à une parfaite guérison. Dans ces cas l'empyrisme sembloit triompher de l'Art : mais c'est que l'Artiste appuyoit sur de faux principes, & l'empyrique sur des observations

heureuses, qui casuellement cette fois-là s'accordoient avec la nature de la maladie.

V.

„ C'est que, dès qu'on remarque dans cet
 „ état quelques symptômes, qui paroissent
 „ indiquer un commencement d'irritation sur
 „ un viscere intérieur, il ne faut rien négliger
 „ pour le préserver; la plus légère irritation
 „ peut déterminer le dépôt sur cette partie;
 „ il faut donc en faire de plus fortes exté-
 „ rieurement pour le détourner.

R E M A R Q U E.

Comme dans le traitement de la fièvre puerpérale, le but principal du Médecin doit être d'empêcher les dépôts laiteux sur des organes nécessaires à la vie, j'entrerai dans quelques détails sur les contre-irritations à exciter, pour détourner la pléthore laiteuse des viscères intérieurs.

Quel que soit le viscère menacé, & quelle que soit la cause occasionnelle de la fièvre puerpérale, la *judion*, souvent répétée dans la journée, tient le premier rang parmi tous les stimulus extérieurs : ce moyen, par lui seul capable de ramener le lait vers son couloir naturel, est indispensable dans tous les cas. Les pompes à sein, & principalement celle de M. Bianchi, les vésicatoires, les sinapismes, les ventouses, appliqués aux endroits, d'où ils puissent dériver promptement le lait du viscère menacé de dépôt, tiennent aussi un rang distingué parmi ces contre-irritations.

Mais s'il existe quelque part des points d'ir-

ritation étrangers au lait qui y déterminent la pléthore laiteuse, tous ces stimulus extérieurs sont pour l'ordinaire peu efficaces, si en même temps l'on n'amortit pas ces irritations par une cure particulière & appropriée. Et comme les accidens, qui servent ainsi pendant les couches de points d'irritation pour attirer quelque part la pléthore laiteuse, préexistent fréquemment du temps de la grossesse, j'ai regretté plusieurs fois de n'en avoir pas été instruit dès lors; le plus souvent par une cure très-aisée j'aurois pu prévenir cette maladie dévastreuse. Mais le préjugé qui domine trop généralement, qu'une femme enceinte doit s'abstenir de drogues, & que tous ses maux seront emportés par l'accouchement, fait, que l'on ne veut pas voir, qu'une pareille femme peut être exposée, comme toute autre, à des accidens étrangers à la grossesse.

J'ai dit plus haut, que parmi ces accidens les ulcères vénériens du vagin, de l'orifice de la matrice, &c. servent souvent de points d'irritation pour appeller la pléthore laiteuse vers le bassin & le bas-ventre. Quand ils ont lieu, voici la marche, que je tiens dans leur traitement pendant les couches, & d'après cet exemple l'on pourra juger de celle que j'ai coutume de tenir dans tout autre cas, où il existe quelque part un point d'irritation étranger au lait. Dans ce cas donc, outre le remède alkalin & les contre-irritations ordinaires, je fais faire de deux en deux, ou de trois en trois heures dans le vagin une injection d'eau tiède, aiguillée d'un peu de sublimé corrolif, que je fais retenir, s'il est possible, pendant un demi-quart ou même un quart d'heure; & après son écoule-
ment,

ment, je fais introduire dans le vagin une petite éponge trempée dans la même eau, pour l'y laisser séjourner jusqu'au temps de l'injection suivante. Si, outre ces ulcères, j'ai des marques évidentes de vérole (ce qui est assez fréquent) outre ces injections, je n'hésite point à entrémêler a ma cure ordinaire de la fièvre puerpérale quelques doux remèdes antivénériens internes. J'emploie alors tous les soirs quatre, six, huit grains d'æthiops minéral, d'æthiops antimonial d'Huxham ou de Quarin, du mercure sucré de Schwediaver, ou six pillules mercurielles de Plenck : si mon but est d'exciter en même temps les selles, je donne alors tous les matins quatre, six, ou huit grains des pillules mercurielles de Belloste, préparées suivant la correction de Baumé. Par cette cure mixte je suis parvenu assez souvent à arracher ces malades des portes du tombeau, & à pouvoir les traiter ensuite régulièrement tant de la vérole, que des suites de la fièvre puerpérale, s'il en restoit.

Avant de finir ma remarque sur ce précepte de M. Tissot, examinons ici, si la saignée est utile dans la fièvre puerpérale, soit comme stimulus extérieur, soit comme évacuant la pléthore laiteuse? je fais, que la saignée en tant que stimulus, a quelquefois sauvé des malades en attirant vers sa playe la matière morbifique; mais l'espoir de cette attraction n'est assurément pas un motif suffisant pour la conseiller ici; on peut parvenir au même but par de simples scarifications, & mieux encore par des ventouses scarifiées. Convient-elle comme évacuant & diminuant la pléthore laiteuse? Je la juge encore plus inutile dans cette.

vue : cette pléthore est habituellement renouvelée par l'affluence continuelle du chyle dans la masse du sang ; donc , pour la diminuer , une évacuation momentanée , telle qu'on obtient par la saignée , ne suffit pas ; il en faut une , long-temps soutenue , telle qu'on obtient P. E. par d'abondantes sueurs. Cependant il y a des cas , où je trouve la saignée casuellement nécessaire dans la fièvre puerpérale , P. E. quand dans la péripneumonie ou pleurésie laiteuse il y a danger d'une suffocation imminente ; comme aussi , quand la fièvre puerpérale est accompagnée d'une extrême sécheresse de la peau : alors , pour relacher celle-ci & établir la transpiration , j'ai recours à la saignée & au bain tiède. Mais ce dernier cas est extrêmement rare , à cause que pendant la grossesse , qui a précédé , les solides ont été ramollis & relâchés , comme j'ai observé plus haut d'après *Alphonse le Roi*.

V I.

„ C'est que quelquefois les bains d'eaux
„ thermales peuvent être du plus grand usage ,
„ quand tous les remèdes ont échoué.

R E M A R Q U E.

Quelquefois la fièvre puerpérale , terminée par une Crise imparfaite , dégénère en maladie chronique , quand les grumeaux laiteux restent en partie empaquetés dans les vaisseaux capillaires , dans le tissu cellulaire des organes , ou dans les glandes : ils y rancissent , se pourrissent , causent des phlogoses lentes , des abcès , &c. Alors la fièvre aiguë devient lente , accom-

pagnée pour l'ordinaire d'une aridité surprenante de la peau, d'une petite toux sèche, d'un engourdissement presque paralytique de tout le corps, ou du moins de plusieurs de ses membres, d'éruptions cutanées sous différentes formes, d'un délire mélancholique, maniaque, &c. Dans cet état désolant M. *Tissot* nous recommande les bains d'eaux thermales. Comme nous n'avons point de pareilles eaux dans les Pays-Bas Autrichiens, je ne peux rien dire de leurs effets d'après mes propres observations; mais y ayant supplée par des bains factices d'eau tiède, aiguisée d'un peu de lessive ordinaire ou de soie de soufre, je puis affirmer, que par ce moyen, & des dissolvants alkalis, donnés intérieurement & long-temps continués, j'ai quelquefois surmonté ces suites lentes & ordinairement funestes de la fièvre puerpérale. Entre les dissolvants internes, je donne ici la préférence aux pillules fondantes, que M. *Quarin* nous propose dans son esquinancie squirrheuse, d'après les effets heureux, que j'en ai observé dans les scrophules, & autres engorgemens chroniques des glandes; je les aiguise avec deux drachmes de sel de tartre, ou le plus souvent je les réduis en électuaire, en ajoutant à leurs ingrédients une once de savon, & suffisante quantité de syrop de fume-terre: j'arrange la dose de façon, que toute la quantité soit consumée en quatre, cinq, ou six jours. J'espère d'autant plus de ces moyens, si la malade boit en même-temps une forte décoction de chien-dent, & les eaux de Seltz, sans aucune addition. Un vin cordial, non acide, pris tous les jours à petite dose, est ici d'une utilité étonnante.

Peut-on espérer quelque utilité d'une nouvelle grossesse dans les suites chroniques de la fièvre puerpérale? J'ai observé plus d'une fois, que le délire, qui étoit resté après une crise imparfaite de cette fièvre, a cédé à ce seul moyen : j'ai observé de même, que, quand j'ai réussi à guérir la fièvre lente susdite, celles de mes malades, qui redevenoient enceintes, ont été guéries beaucoup plus promptement que les autres.

Tel est le résultat de mes observations tant sur la nature & les causes, que sur le traitement des fièvres aiguës des nouvelles accouchées, que j'ose présenter au public, principalement dans la vue d'exciter des génies plus favorisés & plus accrédités à tirer au clair un objet d'un intérêt aussi général, sur lequel il reste sans doute encore bien des choses à discuter, & bien des observations à faire. Je souhaite, qu'un législateur en Médecine (tel qu'un *Tissot*, un *Louis*, un *Alphonse le Roi*, un *Cullen*, un *Schwediaver*, &c.) Daigne s'en occuper un jour particulièrement, & y établisse des principes généralement satisfaisants.

F I N.

